

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 21 (1918-1919)

Artikel: Encore la paix intelligente
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

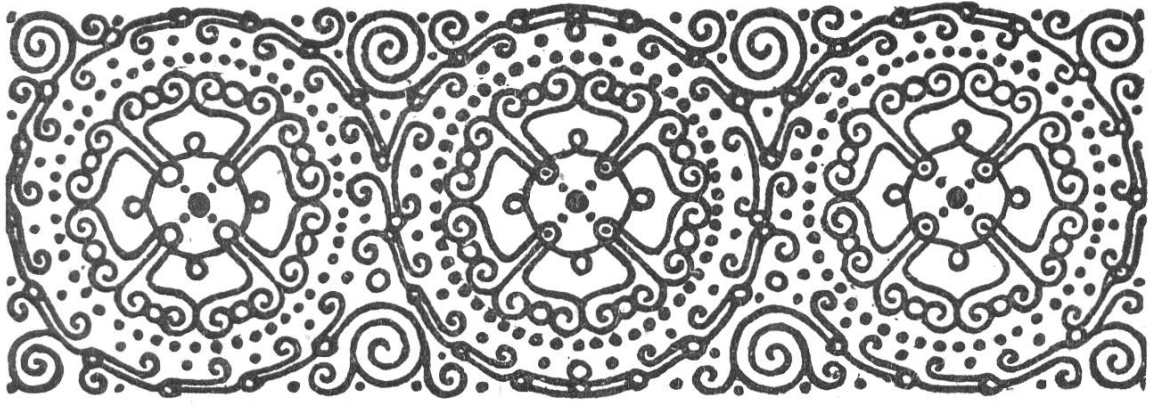
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



ENCORE LA PAIX INTELLIGENTE

Voici des mois que tous les regards se fixent anxieusement sur Paris, où dix hommes tiennent dans leurs mains le sort du monde. Pendant quatre ans la guerre a dressé, sur des milliers de kilomètres, des millions d'hommes les uns contre les autres; aujourd'hui ils sont dix, autour d'un tapis vert, à codifier les résultats de la victoire.

Ils sont dix, et tout autour d'eux, dans les coulisses, se pressent les influences militaires, politiques, économiques... Savent-ils bien encore ce que la simple humanité attend d'eux? Ils sont peut-être aussi mal renseignés sur nos vœux précis que nous ne le sommes sur leurs pourparlers. Si M. Franklin-Bouillon lui-même, le président de la Commission des affaires étrangères, déclare ne rien savoir, qu'en est-il de nous? Nous en sommes réduits aux suppositions, aux „tuyaux“, aux manœuvres des journalistes, aux ballons d'essai suivis de démentis. Et c'est l'heure par excellence des bourreurs de crânes.

Il fallait bien s'attendre à d'énormes difficultés, à des intrigues, à des rivalités, à des hauts et à des bas; et certes, il y aurait de l'outrecuidance à formuler un jugement quelconque, si cette paix qu'on prépare concernait les Etats et Empires de la Lune; mais c'est nous-mêmes qu'elle concerne, nous tous, les neutres aussi bien que les vainqueurs et les vaincus! *Nostra res agitur*. Pendant quatre ans nous nous sommes enthousiasmés pour une paix qu'on annonçait universelle, durable et démocratique; et voici qu'elle commence par le huis-clos. Nous ne demandions pas la publicité théâtrale et illusoire de Brest-Litowsk, ni la convocation d'un vaste

Congrès; nous comprendrions même fort bien que les détails pratiques de la paix se discutassent dans la discrétion la plus complète, *si nous étions rassurés sur la fidélité aux principes* énoncés par Wilson et acclamés par les combattants qui sont aujourd'hui les vainqueurs.

Mais c'est précisément à ce sujet que notre confiance reçoit chaque jour les chocs les plus douloureux. Depuis cinq mois le langage des hommes d'Etat a beaucoup varié et s'est souvent enveloppé de restrictions inquiétantes; à de certains moments nous avons assisté à une véritable campagne de presse contre „l'idéalisme nuageux“ de Wilson; les journaux officiels de divers pays ont révélé d'énormes appétits, tous „justifiés“ par une phraséologie qui rappelle étrangement celle de l'impérialisme allemand; et nous avons vu même des neutres entonner le chant du scalpe.

Dans cette masse flottante d'affirmations souvent contradictoires tâchons de fixer quelques faits essentiels:

La France demande à être protégée définitivement contre toute nouvelle agression. Cela est absolument légitime. La justice la plus élémentaire et aussi l'intérêt du monde civilisé exigent que la France poursuive enfin ses destinées dans la paix. Mère de toutes nos libertés modernes, c'est elle encore qui a sauvé *la* liberté, en septembre 1914, sur les bords de la Marne. Désormais ses frontières doivent être sacrées. Pour cela il y a deux moyens: l'un immédiat mais transitoire; l'autre plus lent à mettre en œuvre, mais d'un effet durable. — L'un, c'est, sous la souveraineté de l'Allemagne, la neutralisation militaire de la rive gauche du Rhin; l'autre, c'est la Société des Nations avec arbitrage obligatoire sans exceptions. Si l'Allemagne est sincèrement désireuse de paix, je ne vois pas ce qu'elle pourrait sérieusement objecter à la neutralisation de la rive gauche du Rhin. Mais pourquoi compromettre ce désir si légitime par des combinaisons d'un genre tout différent? Pourquoi pousser à la création d'une république-tampon? Et s'il est juste encore que le bassin de la Sarre supplée pour quelques années aux mines détruites par les Allemands, pourquoi vouloir transformer cette hypothèque passagère en une annexion pure et simple? Tous les arguments économiques et historiques qu'on invoque à ce sujet ont été répudiés, avec raison, par le Congrès socialiste de Berne; ils contredisent ce principe essentiel de Wilson, que les habitants d'un pays doivent pouvoir disposer librement d'eux-mêmes.

Ce principe est si net, d'une moralité si haute, qu'il aurait fallu l'appliquer, sous forme de plébiscite, même à l'Alsace-Lorraine. Et précisément parce que le résultat de ce plébiscite ne pouvait être douteux, précisément parce que le cas était limpide, il fallait donner ce magistral *exemple*. N'a-t-on pas voulu ? N'a-t-on pas su saisir le moment psychologique ? Les diverses raisons qu'on oppose à un plébiscite en Alsace-Lorraine ont leur valeur, mais elles ne tiennent pas contre ces deux autres raisons du principe et de l'exemple. Je m'étonne que la logique française n'ait pas reconnu les conséquences du principe, et je m'étonne davantage encore que le bon sens français n'ait pas vu l'efficacité de l'exemple. En effet : si un plébiscite avait eu lieu en Alsace-Lorraine, quelle nation au monde aurait osé encore annexer un seul mètre carré de territoire sans consulter loyalement la population ? On eût arrêté net toutes les tentatives de cet impérialisme qui divise aujourd'hui les Alliés entre eux, qui soulève les peuples contre leurs gouvernements, qui nous vaut les Soviets en Hongrie, qui constitue en un mot le plus monstrueux sabotage de la plus belle des victoires.

L'attitude adoptée vis-à-vis de l'Allemagne, depuis cinq mois, est une autre erreur, très grave. Dès que les troubles de Spartacus ont commencé, la presse alliée s'est écriée : „camouflage !“ Oh, la puissance funeste d'un mot d'esprit, qui est aussi un mot simpliste ! Sans doute : la mentalité allemande, faussée et pervertie systématiquement pendant quarante ans, ne s'est pas transformée au lendemain de la défaite ; elle a nié cette défaite ; n'ayant plus la force brutale, elle a employé la ruse ; elle a porté au pouvoir des hommes tels que Scheidemann et Erzberger ; tout cela est exact, mais cela n'empêche pas que d'autres faits, psychologiques et physiologiques, d'une portée immense, sont exacts aussi. Et le mot „camouflage“ est une explication d'une légèreté criminelle. En face de Scheidemann et d'Erzberger, il y avait d'autres Allemands qui ont donné, pendant la guerre, la preuve de leur loyauté, qui ont donné leur liberté et leur vie à la vérité : Eisner, Kautsky, Haase, Foerster, Nicolai, Mühlton, Landauer, Fernau, d'autres encore. Ils méritaient toute la confiance des vainqueurs ; il fallait les écouter ; on les a dédaignés, parfois même calomniés. De n'avoir pas soutenu Eisner, ce fut une faute irréparable. *C'est aux partisans de l'ordre ancien qu'on a demandé, pour leur faire crédit, une sorte*

de conversion subite, comme si ces politiciens, ces diplomates, ces bourgeois, ces intellectuels chamarrés et enrégimentés pouvaient détruire eux-mêmes le système dont ils vivaient ! Erreur psychologique, qui ne s'explique, me semble-t-il, que par une sorte de parenté sociale plus forte que la haine politique ou nationale. C'est au peuple qu'il fallait faire crédit, au peuple ignorant, abusé, mais victime du système et que la générosité libératrice du vainqueur eût sauvé de ses maîtres et du désespoir.

On répète sans cesse que les „peuples“ de l'Entente exigent des réparations complètes, la „justice“. Ce sont les journaux bourgeois qui parlent ainsi. D'autres témoignages, nombreux et directs, me prouvent que le peuple, en France comme en Italie et en Angleterre, demande avant tout à travailler, dans une paix *durable*, basée sur un ordre *nouveau* qu'on lui a promis solennellement à l'heure du danger, quand on lui demandait son sang. Et ceux qui s'imaginent que le militarisme, le nationalisme et le capitalisme vont continuer comme par le passé, ceux-là courent à l'abîme avec le même aveuglement qu'on constatait chez les chefs allemands depuis 1914. Nous ne traversons pas une „crise“, qu'on puisse résoudre par des compromis, par une paix de Vienne et par des intrigues diplomatiques. Nous entrons, avec un esprit nouveau, dans une forme nouvelle de l'association humaine. Malheur à ceux qui ne reconnaissent pas ce fait, et qui n'en tirent pas les conséquences !

„Dieu est juste et voit tout : sa meule moud avec lenteur, mais terriblement menu“. Ce sont les paroles qu'un sous-officier allemand écrivait dans son carnet le 15 octobre 1914¹⁾, et que les événements confirment chaque jour davantage, sans que les hommes puissent rien ni pour ni contre cette justice immanente. Le 1^{er} décembre 1918 j'ai montré ici même comment „la paix juste“ est impossible à réaliser tout de suite, comment la justice est l'œuvre lente des années, et comment une paix *intelligente* devrait être le seul but. „Car l'avenir importe plus que le passé. Il ne s'agit pas d'imiter l'ennemi ; il s'agit de lui être supérieur dans la paix comme sur le champ de bataille ; il faut le mettre au bénéfice des prin-

¹⁾ Citées par Bédier dans *Comment l'Allemagne essaye de justifier ses crimes*, page 46. Paris, Colin, 1915.

cipes qu'il a méconnus, des principes qui l'ont vaincu. Il faut rebâtir la maison, sans mettre dans les caves une mine à retardement."

En écrivant cela je ne faisais que reprendre une idée déjà développée le 15 février 1915¹⁾, dans un article où les mots „paix intelligente“ étaient soulignés, et où je citais ces graves paroles d'Alfred de Vigny: „Pense à la famille des hommes qu'il faut sauver de la désunion qui est la mort.... Notre trésor va périr, Julien, et tu sais ce que c'est que le trésor de Daphné: c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre, mon ami, c'est l'élixir de vie des hommes, distillé lentement par tous les peuples passés pour les peuples à venir: c'est la morale“ (*Daphné*). Aujourd'hui, pas plus qu'alors, je ne me flatte d'être entendu; je n'obéis, en parlant, qu'à un ordre de la conscience.

Cette conscience des neutres, on l'écouta pourtant, pendant la guerre, quand elle protestait contre le règne de la Force; aujourd'hui que la Force a changé de camp, on dédaigne les neutres, à moins que, tel ce journaliste romand, émule de Torquemada, ils ne s'écrient: „Encore un tour de vis à l'Allemagne!...“ — Eh bien, non! nous réproouvons cette férocité, de quelque côté qu'elle vienne. Nous sommes plusieurs, à Zurich, qui avons lutté aux avant-postes, bravant les insultes et les menaces allemandes; nous avons eu foi en ces principes libérateurs de Wilson, acclamés par l'Entente, qui ouvraient une ère nouvelle de l'humanité. Cette ère viendra, nécessairement; elle est dans la volonté des peuples; elle est dans le rythme souverain de l'évolution. Toute la question est de savoir si une paix intelligente va seconder cette évolution ou si au contraire une paix inspirée des formules anciennes va provoquer l'insurrection générale des peuples. La terre n'est-elle pas encore assez baignée de sang?

Une responsabilité tragique pèse sur le Conseil des Dix. Une foi grandiose, et qui, bien dirigée, pourrait être créatrice, s'en va de plus en plus à l'exaspération, à l'égarement, à la destruction. L'incendie grandit de jour en jour; il menace le trésor séculaire de notre civilisation. Passer des semaines et des mois à discuter des frontières stratégiques, linguistiques, historiques, économiques, c'est une erreur qui pourrait devenir un crime contre l'humanité.

¹⁾ *Wissen und Leben*, vol. XV, pages 312 et ss.: „En lisant Vigny“.

L'Entente a triomphé, parce qu'elle avait de son côté la force morale, l'opinion publique. Si la Paix ne répond pas à l'attente angoissée des peuples, si c'est une paix de politiciens, contraire aux principes désormais entrés dans les consciences, elle s'effondrera dans un désastre sans nom.

„Pense à la famille des hommes qu'il faut sauver de la désunion qui est la mort.“

ZURICH

E. BOVET

□ □ □

UNE VÉRITÉ ACTUELLE

de VICTOR HUGO

(Fragments de la Lettre à M. Daelli, éditeur de la traduction italienne des *Misérables*, à Milan.)

Vous avez raison, monsieur, quand vous me dites que le livre *Les Misérables* est écrit pour tous les peuples.... Les problèmes sociaux dépassent les frontières. Les plaies du genre humain, ne s'arrêtent point aux lignes bleues ou rouges tracées sur la mappe-monde. Partout où l'homme ignore et désespère, partout où la femme se vend pour du pain, partout où l'enfant souffre faute d'un livre qui l'enseigne et d'un foyer qui le réchauffe, le livre *Les Misérables* frappe à la porte et dit: Ouvrez-moi, je viens pour vous.

A l'heure, si sombre encore, de la civilisation où nous sommes, le misérable s'appelle l'Homme; il agonise sous tous les climats, et il gémit dans toutes les langues.

...Quant à moi, j'ai écrit pour tous, avec un profond amour pour mon pays, mais sans me préoccuper de la France plus que d'un autre peuple. A mesure que j'avance dans la vie je me simplifie, et je deviens de plus en plus patriote de l'humanité.

Ceci est d'ailleurs la tendance de notre temps et la loi de rayonnement de la révolution française.... Depuis que l'histoire écrit et que la philosophie médite, la misère est le vêtement du genre humain; le moment serait enfin venu d'arracher cette guenille, et de remplacer, sur les membres nus de l'Homme-Peuple, la loque sinistre du passé par la grande robe pourpre de l'aurore.

18 octobre, 1862

□ □ □